Zeitschrift: Le pays du dimanche Herausgeber: Le pays du dimanche

**Band:** 2 (1899)

**Heft:** 72

**Artikel:** Feuilleton du Pays du dimanche : Par un nuit d'hiver

Autor: [s.n.]

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-248861

## Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF: 25.11.2025** 

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

LE PAYS

et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanch)

Porrentruy

TÉLÉPHONE

Porrentruy

TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 27me année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27me année LE PAIS

## Souvenirs militaires

DE

## François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite).

## Entrée à Vienne

C'est le 9 mai 1809, deux mois juste depuis ma séparation d'avec ma famille, que nous passions devant la porte à grillage en fer du faubourg de Wilden, autrement dit d'Italie. On voyait au travers une multitude désœuvrée, consternée et méditative. La balte fut courte, on poussa la marche jusqu'à Ebersdorff, qui peut être comparé au St-Cloud de Vienne.

Comme de coutume, rien n'existaiten approvisionnement.

Le lendemain, à l'aube, on se transporta, les sapeurs en tête, dans les environs pour amasser des provisions.

Entré dans un village de belle apparence, la majeure partie des maisons avait des cuirassiers et des écriteaux portant en grosses lettres. « Sauve-garde de l'Empereur » l'avisétait bon, il fut snivi

On passait outre, et après avoir parcouru dans tous les sens cette riche ville, nous découvrimes à l'extérieur du côté de midi, un hangar qui fixa notre attention. Nous nous préparions à le visiter quand un monsieur nous abordant sur un ton de civilité, nous dit: « J'en

Feuilleton du Fays du Dimanche 2

# Par une nuit d'hiver

— Avec cela que je suis un fainéant! Le métier de cantonnier est si doux! Toute la journée sur la grand'route, s'éreinter à casser des pierres. Peiner comme un forçat...

— Autrefois tu ne peinais pas tant et tu gagnais davantage.

Autrefois je me laissais duper.
Autrefois nous étions heureux.

Cette parole navrante clôt le dialogue. Simon qui a trouvé les balles, les met avec le plomb dans une pochette dont il porte la corde à son cou. Il enfonce pieds et souliers dans d'épais chaussons. Puis il entoure sa gorge d'un lainage, se coiffe de son gros béret de drap, qui descend jusqu'à ses sourcils. Le voilà prèt.

— Bonsoir, dit-il. Et il fait trois pas. Sa femme est tout à coup devant lui.

« suis le propriétaire, il y a de quoi vous bien « recevoir ; je n'ai pas la clef sur moi, je vais « la chercher, dans un moment je suis à vous »

« la chercher, dans un moment je suis à vous » et en effet il disparut. Au bout de quelques minutes il revint, nous étions en train de boire et de manger ; loin de se fâcher, il s'empare d'un verre qu'il remplit et trinqua u'avec nous. Dès que nous fûmes bien rassasiés, cet honnète homme nous désigna lui-même les futailles à emporter.

J'avais remarqué dans un verger une belle jument noire avec son poulain, que j'allai chercher sans éprouver le moindre obstacle; d'autres avaient amené un char; après le changement, sur le point de quitter le lieu, on demanda quelqu'un pour conduire. Un individu se présenta: la seule condition qu'il fit, fut de lui laisser le tout, ce que voyant confirmé, les habitants qu'on dépouillait se pressaient autour de nous, appuyant nos bayonnettes contre leurs poitrines, nous suppliant de les enfoncer... Ce

spectacle était vraiment déchirant!!

Bien mal acquis ne profite guère, dit un vieil adage, en voici une preuve. A peine de retour, qu'un ordre improvisé nous fait monter sur un grand radeau que les pontonniers venaient de construire près de là

C'est dans cette occasion que j'ai vu Napoléon attacher des chevaux deux à deux par les queues et les chasser au Danube pardes mouve-

ments des bras.

Il était dur pour nous d'abandonner un butin qui nous avait tant coûté de peine à se procurer, et encore à jeun, harassés de fatigue. Six heures sonnaient à l'horloge du château lorsque nous voguames sur ce frèle esquif, sans gardefou, allant au gré des flots, à-vau-l'eau.

— O Simon, ne sors pas. Reste, je t'en supplie. Tu vas te faire mettre en prison. Il ne nous manque plus que cette douleur. La nuit est claire, le bois hanté peut-être, Simon, tu seras vu, tu seras reconnu. Déja on te soupconne d'avoir tué ces deux lièvres qu'on atrouvés ficelés ensemble et cachés dans le gaulis.

Il recula légèrement et ricana:

- Ah! ah! vraiment! Qui t'a dit cela?

Quelqu'un de bon.

— Laurence, n'est-ce pas ? de la part de son mari, pour chercher à me faire peur.

— Pour que tu réfléchisses...

 — Qu'ils réfléchissent eux-mèmes. Leur tour viendra. Je les menacerai, moi aussi.

— Oh! Simon, que dis-tu? Laurence m'a avertie par pitié pour nous. Songe donc qu'à tout instant tu peux rencontrer Antoine.

— Je m'en moque bien. Je ne le crains

Il repoussa Madeleine, ouvrit la porte et la referma de façon à faire crouler la maison. Et, alors, contre cette porte qui branlait, il y eut Nous descendimes le courant du fleuve profond, large et rapide, on échangeait des coups de fusil, le terrain nous étant vivement disputé. Une fois campés dans des fougères, on nous munit de pelles et de pioches pour creuser des fossés et se garantir des projectiles, le siège allait se faire.

Cette rude manœuvre m'avait causé des ampoules, pendant deux heures d'un travail assidu. Un de nos obus éclata sur la placedans unhôtel où personne ne se dérangea, étant vouté et à l'épreuve en pareil cas.

La ville rendue, on nous tint bloqués dans l'île adjacente au Prater, promenade publique, connue d'abord sous le nom de Schæcker, ensuite de Napoléon; après le général Mouton, son aide de camp fut créé comte de Lobau qui lut est

resté.

Celieu désert n'est propre qu'à abriter les bêtes tauves que le tumulte et le bruit des armes effarouchaient, (biches et cerfs apprivoisés); en fuyant par troupes de vingt à trente à la fois, nous en abattimes un ; sa chair cuite semblait de la filasse, d'ailleurs c'était la saison où ces animaux étaient en rut. Dans un dénuement complet de subsistance, réduits à manger des brins de racines nutritives parsemées çà et là : chaque fois qu'on se rendait aux distributions, les premiers venus étaient servis. Un jour, jeramassai des miettes de biscuit dans des crottins, que j'avalai après ayoir écarté la poussière! un marron d'Inde, pris pour chataigne, était trop amer.

Visite impromptue de l'Empereur à la 1° compagnie du 2° bataillon du 37° dans l'Île Lobau.

J'essaie, non sans regrets, de tracer le récit

deux bras qui se tordirent, un visage qui se colla, des lèvres qui appelèrent encore. Rien ne répondit : l'homme s'était éloigné.

Il s'en allait sur ses chaussons, sans bruit, comme un fantome. Sournoisement, oui, mais il n'avait encore ni l'œil bien avide, ni l'oreille trop au guet. Ce n'était guère l'heure des rencontres. Sous bois les braconniers tendent plutôt la fortune au petit jour ou vers la fin de la nuit. Et lui, Simon, s'était donné de l'avance. Le matin mème, de loin, très loin, Franck avait aperçu le chevreuil dans un fourré. Boîteux, incapable de braconner lui-même, il avait parlé à Simon. Ils étaient peut-être les seuls à connaître cette aubaine. Un chevreuil, une prise superbe! et quise paierait cher chez Mathurin, le charbonnier, l'ami et le complice de tous les filous du pays. Car c'était par la hutte de Mathurin que passait tout le gibier de contrebande.

En attendant, il fallait gagner du terrain. Comme l'avait dit Madeleine, la nuit était claire, la lune brillait. Grise, faible, incertaine, en dispute déjà avec les avalanches dont le ciel fidèle d'une de ces scènes terribles provoquée par le plus violent désespoir en face de l'impitoyable mort. Témoin oculaire et auriculaire, je m'en référe au souvenir de mes contemporains du Doubs, du Jura. L'on verra que les grands de la terre ne sont pas toujours exempts d'avanies, et que la pourpre ne préserve ni ne garantit pas des outrages.

Je ne crains pas d'être contredit par aucun de ceux de mes contemporains qui se rappelleront ce fait digne de foi, puisqu'il a déterminé le plus grand capitaine du siècle qui avait les veux, non seulement de l'Europe entière, mais encore ceux de l'Univers civilisé fixés sur sa personne, à livrer bataille avec des forces moindres d'un tiers à celles qui nous étaient oppo-

Le corps d'armée de Davoust, maréchal duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmühl. se reposait à Krems quinze lieues au nord ouest de Vienne pour se refaire et les réunir, composés des 4º bataillons des dépôts n'arrivaient que partiellement.

A la suite d'une démarche infructueuse, de retour d'une distribution qui n'avait pu se faire les premiers venus n'ayant été pas mème servis, je ramassai des miettes de biscuit dans un crottin, soufflai dessus et avalai cette dégoûtante nourriture. Voilà cependant où nous en étions réduits!! Nous étions (la 1 recompagnie du 2e. 6e. du 37e) couchés dans un sentier écarté, moi sur un tertre cherchant dans Morphée une diversion à nos maux, quand apparut inopinément devant moi. S. M. Napoléon 1°r, empereur des Français. roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, Médiateur de la Confédération suisse dans la période de gloire où nul mortel jusqu'alors n'eût osé aspirer, seul, se promenant le bras derrière le dos, d'un air réfléchi. Prèt à parler me semblait-II, s'arrête en face de moi, qu'il fixe de son œil d'aigle.

Sans lui laisser le temps de se reconnaître, il est accueilli par un déluge d'imprécations, d'invectives grossières, avec d'horribles blasphèmes que vomissent des bouches provinçales (sauf de la mienne stupéfait d'une pareille audace). Avec des jurements, qu'il ne convient pas de citer, car ce serait salir sa plume, ils vociféraient « Empereur de m... Que penses-tu faire de nous dans ce labyrinthe?! conduis-nous à l'ennemi.Mieux vaudrait pour nous de mourir les armes à la main, que d'inanition, ici, autrement... » Et en esset, jetant la vue autour de moi, j'apercevais plusieurs de mes camarades qui fermaient les yeux pour ne plus se réveiller! Il faut que l'on sache bien que nous étions ainsi bloqués depuis passé huit jours et que nous tombions d'inanition!!

Napoléon, dans une confusion évidente, se

retira sans mot dire....

était chargé. Telle quelle, cependant, elle suffisait à créer quelques chimères, à changer en spectres rageurs fes vieux chênes tordus, à peupler les taillis de grands bras de squelettes ou. quand le vent, secouait les branches, à faire danser des dablotins sur les halliers.

Réalité brutale au sein de ce fantastique, Simon marchait toujours, tête baissée. Il choisissait de préférence les grands sentiers. Là, en se glissant, contre les talus, on peut mieux, au besoin, se tapir derrière un arbre.

Il fit peut-être un quart de lieue ; au bout de quoi il se trouva au bord d'une petite clai-rière dont le sol herbu, tout hérissé de givre, était violemment zébré par les ombres des arbres qui, sous le rayon de la lune, se dressaient, eux, tout blancs. Il avisa un jeune saule mince gui gisait, racines en l'air. arraché par la dernière tempète. Il le traîna dans l'une des lignes

 Homme ou bête qui passera la trébuchera, dit-il, ce sera à ma chance.

(La suite prochainement).

Pour dissiper l'ennui d'une position insoutenable, on nous mène sur la rive de l'un des bras du Danube, les Autrichiens vis-à-vis de nous ; là, on exécute des feux de peloton.

C'est dans cette occasion que je remarquair de loin, l'archiduc Charles caracolant sur un cheval blanc. En ripostant, les balles attérées par l'eau tombaient devant nous; dans cette escarmouche, le canon de mon fusil fut applati par un biscayen à hauteur de l'épaule, dont je ressentis une forte secousse; il se trouvait hors de service. J'avais encore eu de la chance.

Sur la remarque du sergent major : « Comment vous en tirerez vous maintenant ? C'est tout simple: -– le premier qui tombera, je prendrai son fusil. Ce n'est pas plus malin que ca. — C'est bien, j'aime à vous voir si bien disposé, le courage ne vous manque pas à ce qu'il

Nous touchons le terrain sur lequel bientôt à l'exemple de nos devanciers, je vais répan-

dre mon sang pour la patrie.

Dans la soirée de ce jour (20 mai) vers huit heures, on se réunit une vingtaine, pour aller en maraude, bien décidés à rapporter des vivres, coûte qu'il coûte. A peine à la limite du camp, que le factionnaire d'avant garde, après nous avoir reconnus, nous dit de rebrousser; qu'en continuant, nous courions risque d'embuscade. Il ne se trompait pas : à peine nous étions-nous éloignés qu'un coup de mitraille donna sur les buissons. On convint alors de rétrograder, la nuit porte conseil.

De retour au camp et placé près du feu, je m'étendis épuisé, le sommeil ne tarda pas à me gagner. Je rèvais que j'étais chez nous à me rassasier, et avec un tel songe je ne souffrais pas, quand tout à coup je me sens rudement touché par le chocd'un corps dur que je m'empresse de saisir ; le tenant ferme, je reconnais que je tenais une miche de pain. Tirant vite mon couteau, j'allais en porter un morceau à la bouche, quand par une impulsion de honte naturelle, je m'écrie « caporal, voici de quoi tremper la soupe et tous ensemble » d'éclater

J'ouvre des yeux ébahis, bombance de tous côtés. Guenet, mon compatriote, vint me chercher pour me faire manger des beignets aux pommes. D'autres plus heureux que nous, avaient dévalisé des moulins approvisionnés de toutes espèces de comestibles.

Voilà la guerre! Aujourd'hui l'abondance, demain les privations et la faim !

#### Relation de la bataille d'Esslingen

Le 21 mai 1809 à l'aube, des évolutions stratégiques s'opéraient sous les yeux de Napoléon. Les deux divisions decuirassiers commandées par St Germain et d'Espagne, de concert avec les deux régiments de carabiniers ayant à leur tête leurs colonels Laroche et Blancard,

prenaient position.

de rire.

Tout démontrait que le grand jour était venu. Midi approchant, je quitte mon rang pour aller, selon la coutume, préparer de quoi manger. En parcourant l'espace occupé par nous la veille, parmi les restes d'un festin auquel tous avaient pris leur bonne part, je fus encore assez heureux de trouver un demi-sac de semoule que je me dépèche de faire cuire comme moyen plus expéditif, car les soldats n'eurent que le temps de venir, Pendant cet intervalle arrivait un détachement de deux cents fusiliers de la jeune garde impériale que l'on incorporait : j'avais descendu une rampe conduisant au Danube pour rincer la marmite ; à peine écurée, 'entends un bruit que l'écho répétait, semblable à un déchirement de toile forte, c'était une vive fusillade ; c'était les voltigeurs du 56° de la division Boudet, d'avant-postes qui attaquaient ; je cours rejoindre mon rang.

Un des aïdes de camp de l'Empereur sur-

vint tout à coup au grand galop porteur de l'ordre de marcher, d'enlever à la bayonnette un village à une pet te distance de là. pour en chaschasser l'ennemi qui l'occupait ; et les soldats tous à la fois de crier : en arant ! en avant ! Depuis, quand on parlait du 37° on l'appelait (le régiment des guelards. Nous voilà lancés et de sauter par dessus ceux qui tombaient pour remplacer les vides occasionnés par la défense, bousculant tout sur notre passage. De même qu'un torrent impétueux, nous culbutons les Autrichiens, dépassons le village de Gross-Aspern, en moins d'une heure.

L'Empereur monta au clocher pour diriger la bataille et toute la 3° division vint se placer au delà sur la gauche, l'arme au bras. Je jette un coup d'œil sur le lieu à quelques pas de nous : les trois généraux, Molitor au milieu, étaient assis sur un banc de pierre adossé à une vieille muraille ; en face d'eux était une

madone dans sa chapelle.

C'est dans cette position que se présente à mon esprit la promesse faite que je considérais comme sacrée et irrévocable ; voulant profiter du moment, il me semble voir dans le lointain un homme accroupi, j'accours, je m'approche et reconnais un carabinier du 24° léger ayant sa jambe droite à trois pas de lui. Il tenait son arme qu'il me présente, présumant que je la voulais : « Tu es un brave, « elle est en bon état ; quant à moi j'at-tends que la mort vienne me délivrer promptement. Les boulets frappaient sur ce point à coups redoublés et m'efficurainet les reins. Je saisis vivement la carabine et me sauve à toutes jambes ; je n'étais qu'à une trentaine de pas que j'entends des cris répétés : Eh ! Eh ! me retournant, je vois qu'il me fait signe du doigt d'approcher. Je retourne vers lui « Et le calibre ? dit-il. Je compris alors que le principal manquait. Il baissa la tête, j'ouvris a boutonnière de son épaulette pour passer le baudrier et enlevai la giberne :son dernier mot fut un souhait heureux.

(A survre.)

## Statistique de guerre

Le congrès de la paix qui s'ouvrira à la Haye donnera-t-il des résultats pratiques ? Personne ne le croit.

On discutera beaucoup des moyens d'arriver à un désarmement général et, au fond, aucun état n'étant intentionnée d'en arriver à cette mesure, personne ne trouverale secret de l'ap-

Il estcurieux, à ce propos, defixer le décompte des guerres qui ont eu lieu dans ce siècle seulement. La nomenclature en est imposante. Dieu veuille qu'en 1900 cette statistique ne soit pas aussi opulente.

La Turquie en 1800 arrive en tête : elle figure dans cette statistique pour 37 années de guerre dans ce siècle. Vient ensuite l'Espagne, pour 32 années ; la France pour 27 ; la Russie, pour 24 ; l'Italie, pour 23 ; etc.

Les plus grosses masses mises en mouve-ment l'ont été en 1870-71; puis, jadis à l'ocasion des campagnes de 1812 à 1813.

Dans quatorze cas contre six, c'est la supériorité numérique qui a assuré la victoire.

Après la lutte entre la France et l'Angleterre, ouverte en 1793 et qui ne prit fin qu'à Waterloo, et la guerre d'Espagne, qui dura six ans. la plus longue guerre est celle qui s'engagea en-tre la Russie et la Turquie, à laquelle s'inté-ressèrent plus tard la France et l'Angleterre, et qui, clôturée par la prise de Sébastopol, dura trois ans et trois mois.

La bataille de Leipzig a mis en ligne le nom-